

Perpétuité pour Sergueï Izarevich (Russie)

L'homme qui marche d'un bon pas n'a pourtant pas l'air pressé. Il porte toujours le même loden sans couleur qui dissimule sa silhouette. Au bout de ses mains gantées, un cartable en cuir fauve se balance. Ce matin-là, la neige a durci. Il contourne un pâté d'immeubles sur les trottoirs verglacés. Une chapka épaisse le protège de l'air vif. Le soleil pointe le bout de son nez au-dessus des dômes étincelants de la Place Rouge. Des strates de nuages turquoises donnent la réplique à un ciel écarlate. Sergueï Izarevich pousse la porte cochère et s'engouffre sans bruit dans un long couloir. Avant, il s'assure de ne pas avoir été suivi. Son stratagème est redoutablement efficace. Il ouvre une autre porte pour ressortir dans une rue parallèle. Il croise quelques passants frigorifiés, tête basse, la démarche mal assurée. Puis, après une demi-heure, il franchit le seuil d'une maison de quatre étages. Le centre de Moscou est déjà loin.

- Comment allez-vous Irina ?
- Bien, monsieur Izarevich.
- Je descends aux archives. Personne ne me dérange, n'est-ce pas ?
- Comme d'habitude, monsieur Izarevich.

Le dialogue est laconique. La routine s'est installée depuis la fin de la guerre. Rien ne peut y déroger. Sergueï est un homme indispensable à l'appareil. Et à ses basses besognes. Il a rejoint le Comité au début des années cinquante. Patiemment, il a gravi les échelons un à un. Le Parti assure à sa famille les moyens de se nourrir, de se loger décentement. Ce qui est un luxe. Ses proches savent qu'il travaille pour lui. C'est un domaine nébuleux, voire confidentiel. Il ne peut rien leur révéler. Son métier est dangereux. Sa femme ne travaille pas. Elle élève leurs enfants, Dimitri l'aîné et Olga, la petite dernière. Elena rêve de liberté et croit savoir qu'il existe un autre monde au-delà du rideau de fer. Des rumeurs laissent entendre que le capitalisme est foncièrement mauvais. Néfaste pour les ambitions de son mari.

L'employé modèle du « bureau K » descend au sous-sol. Un néon désuet tente d'éclairer le couloir étroit. De chaque côté, des portes semblables avec une initiale encadrée en haut. Il se dirige sans hésiter vers l'avant-dernière.

La pièce, sombre, sent le moisi. Il n'y a pas d'ouverture sur l'extérieur. Sur une table, une pile impressionnante de dossiers penche, prête à tomber. Trois chaises inconfortables en skaï déchiré. L'une derrière le bureau, les deux autres lui font face. Une lampe ronde abat un halo de lumière jaune sur les papiers. Sergueï fait le tour et ouvre son sac. Au fond du bureau, on découvre des commodités d'un autre âge : un évier sale, des toilettes sommaires. Une trousse de médecin ? C'est ce que l'homme vient de

déplier sur une table à roulettes. Il troque ses gants de cuir pour d'autres, mais en latex. Au-dessus du lavabo, un miroir piqué lui renvoie l'image de son visage impassible. Son regard bleu, glacial, se plisse. Une ride se creuse au coin de sa bouche. Il a retiré son manteau, suspendu soigneusement à l'unique patère, derrière la porte. Sergueï sursaute. Il croit entendre un cri derrière le mur voisin. Est-il en retard ce matin ? Le travail a-t-il déjà commencé ?

Bientôt midi. Sergueï parcourt une nouvelle fois les manuscrits de l'interrogatoire. Avant de rentrer déjeuner chez lui, il dépose l'enveloppe sur le bureau d'Irina. Plus tard, elle lui remettra son travail dactylographié, en mains propres. Cette expression le fait sourire intérieurement. Il regarde ses gants tachés de sang. Meticuleusement, il rince tous les instruments souillés avant de les ranger un à un. C'est fini pour aujourd'hui. Ils serviront demain. Il relit cette fameuse page quatre. C'est là, précisément, que le dissident a craqué.

Donne-moi le nom de ton contact !

Quel contact ?

Si tu veux épargner les tiens, tu dois parler. Féodor, tu sais pourquoi je suis là ? Je n'aimerais pas te faire mal. Alors, parle !

Y a pas de contact.

Écarte les doigts ! Comme ça.

Le geste est limpide. La pince agrippe l'ongle. Sergueï regarde l'homme assis devant lui, sans sourciller. Il ne sourit pas. Il déteste en arriver là. Seulement, l'autre ne plie toujours pas. Il tire d'un coup sec. Le prisonnier émet un cri bref, presque métallique. Le sbire du KGB empoigne une poche de gros sel et la déverse sur le doigt mutilé. Féodor hurle. Des gouttes de sueur dégoulinent dans son cou épais. Sergueï s'apprête à récidiver. Effrayée, la victime secoue la tête.

C'est Yuri ... Yuri Lidvenko !

Tu vois, c'est facile.

Ils vont me tuer. Faut pas que j'crève ! Les miens comptent sur moi.

Féodor, tu es maintenant ami avec le Parti. Nous allons veiller sur toi. Tiens, bois un coup.

Ça te remettra !

Avant de lui tendre la bouteille d'alcool, il en déverse quelques gouttes sur la plaie. Là seulement, il sourit.

Il rédige une nouvelle page quatre, altérant quelque peu la vérité. Sa vérité. Les aveux de Féodor sont spontanés, rapides. Son suicide également...

En regagnant son domicile, Sergueï sent monter la tempête en lui. Un mal de tête implacable laboure ses tempes. Le soleil se réfléchit sur la neige. Il est ébloui et manque de tomber. Il croit voir le visage douloureux de Féodor à chaque coin de rue. Il se retourne souvent, pressentant une ombre silencieuse derrière ses talons. Personne. Et si on le suivait ? Les battements de son cœur résonnent dans sa poitrine. Malgré la bise qui traverse la Moskova, Sergueï transpire. Il essuie furtivement ses joues piquantes. Là, comment mentir à Elena ? La femme de sa vie qui l'attend. Elle a dû accompagner les enfants à l'école et reviendra les chercher en fin d'après-midi. Et s'ils s'en prenaient à sa famille ? Une disparition est vite arrivée...

Émouvante de naïveté, elle s'interroge sur la mine épouvantable de son mari.

Chéri, tu travailles trop. Repose-toi ! Tu mangeras plus tard.

Pas aujourd'hui, Elena. Je n'ai pas faim.

Mon pauvre Sergueï ! Ils ne t'épargnent pas. C'est ça ?

Non...non. De toute manière, ça ne te regarde pas ! C'est mon travail. Un point, c'est tout.

Tu as ta vie, j'ai la mienne. Ne t'en fais pas, mon cœur. Je suis un peu fatigué, ça arrive, non ?

J'ai réfléchi depuis longtemps à tout ça. Il y a peut-être une solution.

Une solution ? A quoi ?

Partir...

Partir ?

Sergueï, les yeux rivés sur sa femme, bouche bée, ne comprend pas. Serait-elle devenue folle ? Mesure-t-elle, seulement, la portée de ses paroles ? A-t-elle des doutes sur ses missions ? Et les enfants ? Elle s'approche, l'entoure affectueusement de ses bras frêles et l'étreint avec une force insoupçonnée. Elle prend sa bouche avec passion et glisse à son oreille :

Je t'aime, mon Sergueï ! Je t'aime plus que ma vie.

Qu'il lui serait doux de tout abandonner, là, dans l'instant ! De la coucher sur le canapé et de lui faire l'amour. Mais Sergueï sent encore l'odeur de la mort. Le terrible fardeau de la honte le gangrène. Il regarde sa montre. Il est temps de repartir pour le bureau. Elena glisse dans la poche un sandwich, préparé à la hâte.

Sergueï, promis, on en reparle ce soir ?

Chut ! Ferme derrière moi ! Et sois prudente en rentrant avec les enfants !

A ce soir, mon amour ! Je prie pour toi, pour nous...

La même monotonie le happe dès qu'il sort dans la rue. Il guette furtivement autour de lui. Le cartable, en cadence, le ramène vers l'enfer. Il rejette le moindre souvenir de conversation échangée avec sa femme. Le seul fait d'y songer le rend coupable. Et les coupables de trahison envers le Parti, il sait pertinemment comment ils finissent. « Partir », ce mot revient en boucle sous son front las. Il semble même être inscrit dans son dos. Les silhouettes qu'il croise ont sûrement la même étiquette. Indélébile. Un boulet pour la vie.

Irina lui remet les feuilles, consciencieusement. Elle est grise de teint dans un uniforme gris. Ses yeux sont gris. Ses cheveux sont gris. Tout est gris dans ce monde de suspicion. Elle le regarde avec insistance. Il a peur. Mais ne doit rien faire connaître. Raide dans sa démarche mais pas trop. Il étire presque un sourire gêné.

Merci Irina. C'est du bon travail.

Je suis là pour ça, monsieur Izarevich.

Vraiment du très bon travail. J'en parlerai, soyez en certaine !

Merci encore, je suis heureuse de travailler pour vous.

La porte se referme sur ce pseudo dialogue. Sergueï a parlé pour éviter de penser. « Partir » est maintenant cloué en lui. Un leitmotiv... Cela altère son jugement. Il va falloir choisir. L'après-midi entière, Sergueï essaie de se concentrer sur des tâches exclusivement administratives. Il classe des sous-chemises dans les dossiers suspendus de l'armoire. Sans vraiment s'absorber en bon professionnel qu'il est. Il a peur. Peur que sa femme ne commette une erreur fatale. Il a tout compris. Partir. Elle a le désir secret de fuir vers l'ouest. Jamais, elle ne lui en a parlé. Mais ce midi, il a ressenti de l'excitation dans sa voix, une lueur nouvelle dans son regard. Ce soir, il va tout faire pour l'en dissuader. Lui qui est confronté, quotidiennement, aux malheureux candidats à l'exil. Et c'est justement lui, Sergueï Izarevich, leur dernière destination...

Il fait une nuit claire sur les toits de Moscou. Le reflet de la neige habille les rues d'une touche impressionniste. Sergueï presse le pas, secouant nerveusement son cartable. Le vent glacial s'infiltre dans sa nuque et affole ses cheveux clairs. Il a oublié sa chapka au bureau. Irina a dû s'en apercevoir.

Tant pis ! Il voit la lumière filtrer du premier étage. Pourquoi sa femme n'a-t-elle pas fermé les persiennes ? Étrange. Et si les hommes du bureau K étaient chez eux ? Les enfants ! Sergueï se met à trembler. Ses jambes refusent d'aller plus loin. Derrière la porte, il devine une conversation feutrée. Elena ne parle pas de cette façon aux petits. Il entre, tout essoufflé, le visage blême.

Son épouse, un large sourire déployé, vient à sa rencontre.

Je vais te présenter un ami. Viens vite, il t'attend.

Les deux hommes se toisent du regard. Sergueï évalue rapidement la situation. Dimitri et sa sœur sont installés dans la cuisine, rieurs, chahuteurs. Tout a l'air normal. Cependant, il reste sur la défensive. On ne sait jamais. Le jeune visiteur, s'avance, jovial.

Ah ! Monsieur Izarevich. Enfin heureux de faire votre connaissance ! C'est grâce à votre femme que je suis là, ce soir...

Vous êtes ?

Pardon, je suis idiot. J'ai oublié de me présenter, Yuri Lidvenko.

Lidvenko ? Lidvenko ? Ce nom résonne dans la tête de Sergueï. Qui lui a parlé de cet individu ? Il a de la peine à déglutir et s'écroule dans un fauteuil. Pas plus tard que ce matin, c'est le dissident disparu qui l'a dénoncé. Sergueï ne comprend plus. Il écoute mais reste muet.

Bien entendu, il s'agit d'un nom d'emprunt. On n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ?

Oui.

Voilà, j'ai laissé les papiers à votre femme. Vous me réglerez à votre convenance...

Les papiers ? Quels papiers ?

Voyons, chéri, nous en avons déjà parlé. Tu sais bien.

Les papiers pour votre liberté. Quatre passeports allemands, madame et monsieur Werner, leurs enfants Franz et Luisa. Vous transiterez par Francfort. Après, liberté à perpétuité, si je puis dire.

Le jeune homme leur sourit franchement. Honnêtement. Sur la table de la salle à manger, les sésames pour l'ouest attirent son regard. Elena s'approche et les tend, amusée, sous le nez de son mari.

Tu vois ! C'est une belle surprise. Nous serons partis à la fin de la semaine. Yuri est un ami sincère, un vrai. Nous le paierons jeudi, c'est promis.

Oui, promis, reprend d'un ton neutre, Sergueï. Merci pour avoir pris autant de risques. Venez, je vous raccompagne.

Elena voit les hommes sortir dans le couloir, sans bruit. Les enfants sont occupés à jouer dans leur chambre. Pour la première fois, elle est pleinement heureuse. Le rêve tant de fois esquissé va enfin devenir réalité. Les Werner sont en transit. L'ouest n'est pas un mythe. L'eldorado s'ouvre enfin à eux. Elle sursaute. Un bruit mat, épouvantable, secoue le palier. Puis, plus rien. Son mari rentre et ferme la serrure à double tour. Il pose un index sur ses lèvres. Elle ne l'a jamais vu aussi pâle.

Elena, il y a eu un accident. Un stupide accident.

Quoi ?

Ton ami Yuri. Il est tombé dans l'escalier. Je crois qu'il est mort.

Il est mort ?

Chut ! Des hommes ne vont pas tarder à venir fouiller dans sa vie. Laisse-moi faire ! On ne

le connaît pas. Cache ces passeports.

Mais...on va bien partir ?

Promis, ma douce. Oui, on partira. Mais pas cette semaine. Ni l'autre, c'est beaucoup trop tôt ! Tu comprends ? Pour ne pas éveiller les soupçons ...

Sergueï ! Qui es-tu ? Tu ne travailles pas pour eux ?

Tais-toi, mon Elena ! Laisse-moi prendre les choses en main ! Rêve à ta nouvelle vie, à notre nouvelle vie. Nous aurons la perpétuité de nous aimer, de l'autre côté.

A l'ouest ?

Où tu voudras !

Il enlace sa femme. Un baiser fougueux vient clore la discussion. Avant même d'avoir franchi le seuil de leur chambre, il l'a à moitié dévêtue...